

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o..... 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser, précédée de la Retraite d'Anvers**. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. » 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 11..... 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. Meelo, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

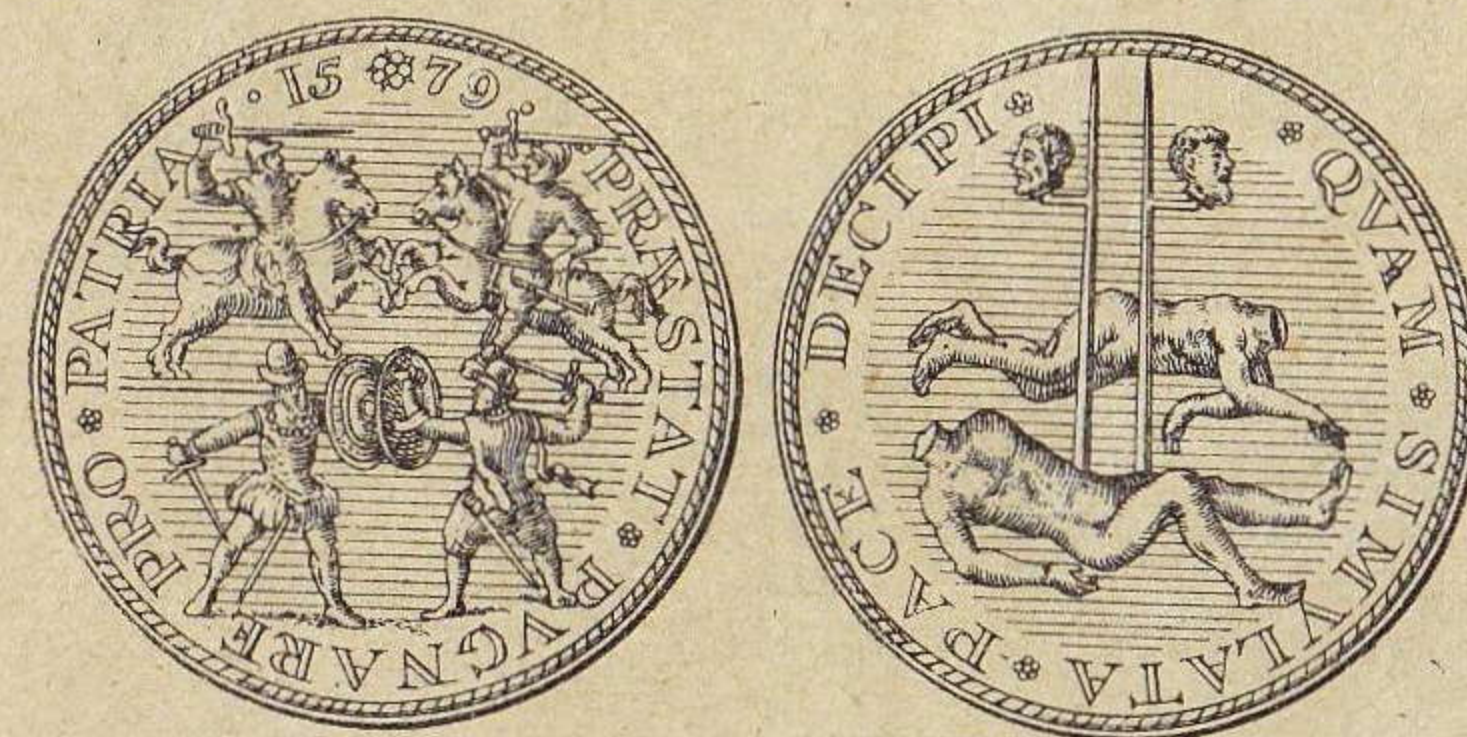
L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie
 que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille
 frappée en 1579 par les États Généraux
 de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

V

LES SORTIES, LE SIÈGE ET LA MORT D'ANVERS

« Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'envioleront de tranchées, t'investiront et te serrent de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Luc, 19.

LES DÉFAUTS D'UNE CUIRASSE

« *Mon armure est dorée et verte*
 « *Comme la mer sous le ciel bleu;*
 « *Derrière moi l'ombre est ouverte...* »

VICTOR HUGO.

Dans le même temps que nos cinq divisions d'armée¹ et notre division de cavalerie débouchaient dans le périmètre de la place, d'aucuns s'avisèrent de les vouloir distribuer dans les intervalles des forts. Mais, aussitôt, fut prononcé, à la cantonade, ce nom terrible : « Bazaine ». Il suffit pour qu'on décidât aussitôt de garder pour ainsi dire concentrée, sur la Nèthe, le Rupel et devant Termonde, toute la force vive de notre armée de campagne. Il faut parfois dessiner le diable sur le mur pour qu'on le voie bien². O cette terrible attraction

1. La 4^e division d'armée était à Namur.

2. Dans le *XX^e Siècle*, du 18 janvier 1917, M. Fernand Neuray écrivait à ce propos :

« Tout le monde, à Anvers, n'était pas pour la lutte à outrance... Il fut question de répartir entre les secteurs d'Anvers toutes les divisions de notre armée de campagne, qui serait tombée par le fait même au rang d'une armée de forteresse. Sans doute ne nous permettrait-on pas d'en dire davantage aujourd'hui. Contentons-nous d'affirmer que l'armée et la Patrie elle-même furent pendant quelques jours entre la vie et la mort. On voyait, on

des forteresses avec leur repos passager et leur sécurité précaire ! Il faut au chef et aux soldats une singulière puissance d'âme pour s'arracher à cette attraction et substituer à sa mortelle force centripète, la salubre force centrifuge de la bataille, de la sortie et, au besoin, de l'évasion.

Il existait cependant, à l'apparence, pour qui n'avait qu'une vue myopique des choses, quelques solides raisons en faveur de l'emploi de nos troupes de campagne à la défense directe de la ligne des forts avancés. Vu son immense développement, — plus de 100 kilomètres, — ses nombreux ouvrages, — 19 forts et 15 fortins, — l'inachèvement de tous et l'état rudimentaire des travaux d'intervalles, le camp retranché exigeait, pour sa sécurité, d'énormes effectifs. On s'explique donc que le gouverneur de la place, dont la responsabilité était écrasante et eût voué les épaules les plus robustes, se préoccupât de s'assurer une forte garnison de sûreté car, à vrai dire, ce qui en tenait lieu eût pu malaisément être considéré comme suffisant. Dans le secteur le plus favorisé, on ne dis-

sentait vaciller l'aiguille du Destin. Le sort de la Belgique et peut-être de l'Europe dépendit des résolutions d'une demi-douzaine d'hommes. Imaginez donc ce qui se serait passé si les troupes belges, enfermées dans la place comme l'armée de Bazaine dans Metz en 1870, avaient attendu, dans le rayon des forts, l'investissement et l'assaut ! Depuis le mois d'octobre 1914, il n'y aurait plus d'armée belge. Le gouvernement et l'armée auraient été obligés de choisir entre l'internement en Hollande et la captivité en Allemagne. Entre l'Yser et Calais, qui aurait arrêté la ruée des Allemands ? En remerciant la Providence, qui a protégé le pays pendant ces journées décisives, n'oublions pas le modeste soldat qui sut faire prévaloir la raison sur la routine. Comme la résistance de Liège, les sorties d'Anvers firent perdre à nos ennemis un temps qu'ils ne regagnèrent jamais. »

posait que d'un homme par mètre courant. La distance entre les forts était de 5 kilomètres. Il y avait bien une redoute dans chacun de ces espaces ; mais les batteries de flanquement des ouvrages n'en avaient pas moins à battre 2.500 mètres de terrain. Les mitrailleuses étaient rares et il n'y en avait que quelques-unes sous abris bétonnés. La défense de la place sans l'armée de campagne paraissait donc une tâche surhumaine et cette armée en était réduite au rôle de « garnison mobile ». L'armée de forteresse, ce n'était, en effet, que quelque quarante mille soldats des sept plus anciennes classes de milice, — braves gens, mais ayant, en immense majorité, désappris le métier de soldat. Le temps manqua pour les reprendre en main, d'autant que ces soldats durent être employés à des travaux de défense. Les cadres étaient dérisoires. On citait tel bataillon de forteresse qui était sous les ordres d'un seul officier, du grade de capitaine-commandant, et dont toutes les compagnies ne possédaient pour chefs que des sous-officiers. Et ce cas n'était point isolé¹.

1. La garnison proprement dite d'Anvers était ainsi composée :

Infanterie : 36 bataillons de forteresse des grenadiers, carabiniers, 2^e et 3^e chasseurs à pied, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e de ligne. De plus, quelques débris des garnisons de Liège et de Namur : bataillons de forteresse des 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e de ligne et du 1^{er} chasseurs.

Cavalerie : 4 escadrons.

Artillerie : Régiment d'artillerie de place (25 batteries) ; régiment d'artillerie de siège (20 batteries) ; régiment d'artillerie de côte (6 batteries) ; plus 14 à 15 batteries mobiles réparties dans les intervalles. Il n'y avait pas d'artillerie montée proprement dite, alors que, d'après les projets, on eût dû en constituer 18 batteries.

Génie : 5 bataillons et 5 compagnies spéciales (aérostiers, aviateurs, torpilleurs, télégraphistes de place et chemins de fer).

Certains ont reproché au commandement de la position fortifiée d'Anvers de s'être trop préoccupé de boucher les brèches de la vieille enceinte de 1863, au lieu de ne s'appliquer qu'à l'organisation de la ligne avancée, seule capable — si quelque chose pouvait l'être — de tenir à distance de la ville les pièces de siège de l'ennemi. Nous croyons bien qu'on a exagéré ce reproche. On se borna, en vérité, à aveugler les brèches de l'enceinte avec du fil de fer et des tôles d'acier dont on possédait une abondante réserve. On ne pouvait cependant négliger ces brèches qui avaient été ouvertes depuis le décret déclassant l'enceinte. Malgré la fièvre de la ville tentaculaire acharnée à briser la cotte de pierres qui l'enserrait, on avait eu tort, avant de porter le pic dans la muraille, de ne point attendre qu'eussent été creusés les fossés secs et placées les grilles qui, entre les forts de l'ancienne ligne, devaient remplacer cette muraille. Un hurrah de cavalerie ou une trombe d'automobiles blindées pouvait, en effet, à la faveur de la nuit ou du brouillard, franchir l'intervalle de deux ouvrages et venir jeter la panique et la mort jusque dans la ville. On avait bien vu à Liège avec quelle audace un parti allemand s'était glissé au cœur de la place et était venu donner l'assaut au Quartier Général belge de la rue Sainte-Foy.

On a aussi reproché au commandement de la position fortifiée de n'avoir pas assez tendu d'inondations. Ce procès ne paraît pas sérieux. Par contre, ce qui est certain, c'est que, en 1905, dans l'élaboration des plans de défense de la

place d'Anvers, on n'avait pas assez tenu compte de l'importance du concours des eaux. Si l'on avait prévu la rupture des digues de l'Escaut, de la Durme, du Rupel, du canal de Willebroeck, du canal de la Campine, de la Nèthe, tout le pays eût pu être noyé. Ah! sans doute, il eût été cruel de ruiner ainsi toute cette riche région, vrai bocage, ratissé comme un jardin, planté comme un potager, riche de toute la richesse de son sol et de ses solides maisons. Mais le canon allemand et son feu n'allaient-ils point se charger d'anéantir ce qu'on voulait sauver? Que n'avait-on relu, lors de la confection des plans d'Anvers, certain ouvrage de Brialmont, datant de 1878 et où celui-ci proposait de tendre des inondations de Termonde à Malines et de Malines à Lierre. Nous nous sommes laissé dire que même la Grand'place de Malines eût pu être mise ainsi sous les eaux. Dans l'idée de Brialmont, Termonde et Lierre, aux deux extrémités, forment têtes de pont; au centre, Malines est entouré d'un mur en manière de digue. Avec un tel dispositif, l'armée de campagne en retraite est tout entière maintenue disponible et, n'ayant plus de souci pour la sûreté de la place, se retire non dans Anvers, mais sur Elewyt et le canal de Willebroeck; puis, sur la Dendre où elle prend une position formant potence avec la place d'Anvers. Elle couvre ainsi cette place, aussi bien sinon mieux que si elle s'enfermait dans ses murs; par surcroît, elle conserve cette faculté par-dessus tout précieuse : la liberté de ses mouvements, et elle se sert du camp retranché en pivotant sur celui-ci.

Car, pour Brialmont, si Anvers pouvait être éventuellement appelé à jouer, en cas de désastre militaire, le rôle de place de refuge, il devait être avant tout une base d'opérations et un pivot de manœuvre. Ce grand ingénieur militaire était un véritable homme de guerre. Or, la guerre a pour objectif suprême la mise hors cause et, si possible, l'anéantissement des forces organisées de l'ennemi. Les fortifications ne sont qu'un des moyens dont il se faut servir pour atteindre cet objectif¹.

Au grief ainsi fait que pas assez d'inondations ne furent tendues autour d'Anvers, il est répondu qu'on a provoqué toutes celles qui étaient prévues. Et l'on précise. Du vieil Escaut jusqu'au fort de Liezele, l'eau a noyé le pays dès le premier jour. Son flot a été surtout abondant aux environs d'Haesdonck, là où l'on avait, par économie, omis de construire un fort. Quant aux inondations de la Nèthe, elles n'ont été tendues qu'après la chute des forts avancés car, placées entre ces forts et la ville, elles eussent interdit toute manœuvre aux troupes de défense. Au nord d'Anvers, on n'inonda point le terrain parce qu'on ne fut pas attaqué de ce côté. Par contre, sur la rive gauche du fleuve, on tendit des inondations. De plus, lorsque les Allemands s'emparèrent de Termonde pour la première fois, les digues de la Durme furent ouvertes sur l'une des rives. Si on ne les ouvrit point sur l'autre rive, c'est parce

1. Cf. Paul Crokaert. *Un précurseur : le général Brialmont* (collection *Les Cahiers belges*). Van Oest, édit.

qu'on eût ainsi détruit près de 130 villages et la nécessité d'une telle dévastation ne s'imposait pas, les Allemands n'ayant point progressé sur ce terrain.

On sait que la guerre avait surpris Anvers en flagrant délit d'inachèvement¹. La construction des nouveaux ouvrages de la première ligne, au nombre de 24, dont 11 forts, 11 redoutes et 2 demi-redoutes, avait été entreprise en 1909 et, bien que, d'après les prévisions, elle eût dû être terminée le 31 décembre 1912, elle était loin de l'être en 1914.

A cette époque, la plupart des ouvrages étaient encore de vrais chantiers; nombre de coupoles n'étaient pas montées et quantité de bouches à feu n'étaient point en place. On était partout en plein travail d'installation électrique et mécanique. Le fort de Stabroeck ne possédait pas ses observatoires cuirassés, sans quoi un fort est aveugle; ces pièces essentielles étaient encore en gare. Les anneaux de béton, qui doivent protéger la base des coupoles d'acier, étaient presque partout en construction. La partie la plus vulnérable de ces organes essentiels de la défense était encore à nu. On dut, en toute hâte, combler le vaste puits dans quoi était déposée la coupole; pour ce, on y jeta

1. Il n'existait même pas aux bureaux de la position un plan complet des travaux accessoires. Il n'y avait que de vagues croquis de tranchées. Un officier qui vit ces croquis nous dit: « Si j'avais dû juger ceux-ci comme je jugeais les travaux de mes élèves à l'École militaire, je n'aurais pas donné à ces croquis un point sur 20 ». Ces croquis ne comportaient, en effet, ni indications de cotes, ni mentions de repères.

des galets, du ciment, la terre des déblais. Ailleurs, comme à la redoute Tallaert, on remplaça l'anneau par un coffre de béton à prise lente qui, au premier obus lancé par l'ennemi, culbuta, coinça la coupole et désarma l'ouvrage qu'il devait protéger. Par bonheur, les entrepreneurs des forts avaient installé devant ceux-ci pour les travaux de bétonnage des moteurs automobiles : on se servit de ceux-ci pour distribuer de la force motrice dans les ouvrages.

Inachevée, la ligne des forts était aussi insuffisamment armée. Depuis 1906, on discutait dans les commissions à propos de l'achat du matériel pour quoi cependant le Parlement avait voté un crédit de plus de 30 millions. Les uns tenaient pour des pièces très puissantes, fussent-elles peu nombreuses ; les autres leur préféreraient de multiples pièces de puissance moindre. Tant et si bien qu'on dut mettre même sous coupoles d'anciens canons de 15 centimètres modèle 1886-1890, provenant de batteries sur roues destinées à la défense des intervalles. Aux forts d'Ertbrand et de Kessel, on monta une coupole armée aussi de deux canons de 15 centimètres, qui provenaient des redoutes désaffectées d'Oorderen et de Duffel. Ces canons de 15 centimètres étaient à tir lent. Ils tiraient, avec une charge de 9 kilogrammes de poudre prismatique brune, un projectile de 39 kilogrammes bourré de poudre noire. A chaque coup, une grosse bouffée de fumée décelait l'emplacement de la pièce, grâce à quoi l'ennemi put régler son tir comme au polygone. Cet obus relativement faible n'avait qu'une portée

maxima de 8.400 mètres, alors que les Allemands allaient nous tirer dessus à des distances de 12.000, de 15.000 mètres et plus¹. Il n'existait point d'approvisionnements de trotyl et, faute de matières premières (c'était l'Allemagne qui nous les fournissait), il nous était impossible de fabriquer cet explosif.

Si l'artillerie des forts était mal partagée, l'importante artillerie des intervalles ne l'était pas moins. Or, qu'on le remarque : la défense d'Anvers, comme la défense de Liège et de Namur, exigeait, pour être pleinement efficace, une nombreuse et puissante artillerie à concentrer dans les intervalles des forts du secteur d'attaque choisi par l'ennemi. On l'oublie vraiment trop : si nos forteresses n'ont point donné tout ce qu'on en pouvait attendre, c'est parce qu'elles n'étaient pas en condition parfaite. Tous les jugements sommaires et précipités portés à leur endroit devront être soigneusement révisés. On a statué sur des impressions et non sur des raisons. Les forts ne sont à la vérité que des points d'appui d'une ligne continue de défense. Ce sont les bastions. Les intervalles sont les courtines. Faute d'avoir de bonnes fortifications dans les intervalles, faute d'y avoir une bonne artillerie, tout le système croule. S'il était advenu que le camp retranché de Metz eût été attaqué, ou nous nous trompons fort ou il

1. Les Allemands allaient braquer leurs canons de 420 millimètres près de la gare de Boort-Meerbeek (route de Malines à Louvain) et derrière le remblai de la grande gare de formation de Hofstade.

eut étonné le monde et, du même coup, les détracteurs des fortifications permanentes par sa résistance.

Comme grosse artillerie d'intervalles, nous ne disposions que des canons de 15 centimètres qui nous restaient après l'armement des forts et d'obusiers du même calibre, contemporains de ces canons. La pénurie de bouches à feu était telle qu'on dut mettre en batterie des canons de 12 centimètres et de 15 centimètres, système Wahren-dorf, datant de l'époque du siège de Paris et n'ayant pas une portée supérieure à 5.000 mètres. Il y avait bien trois batteries modernes d'obusiers de 15 centimètres lourds, destinées à la défense du Bas-Escaut; mais l'armée de campagne, qui n'avait que des canons de 7,5 centimètres les réclamait et on les lui donna. Pour tirer avec nos 15 centimètres surannés, il fallait établir des plates-formes qui rivaient ces batteries au sol, car elles exigeaient quatre jours pour leur installation, tandis que les batteries autrichiennes à moteur, de 30,5 cm. et de 30,8 cm. qui, de Maubeuge, vinrent à Anvers, ne réclamaient qu'une heure pour passer de l'ordre de marche à la mise en batterie.

Les munitions n'abondaient pas. Le moins mal partagé était le canon de 15 centimètres à tir lent qui disposait de 700 à 800 coups. Quant à l'obusier moderne de 12 centimètres de l'armement des coupoles ou des batteries traîtres, il ne possédait que 100 à 150 coups par pièce.

Pour la défense du Bas-Escaut, nous avions bien commandé chez Krupp 8 redoutables canons

de 24 centimètres qui auraient été de taille à lutter même contre les formidables 42 centimètres allemands. Mais voilà! Ces 24 centimètres, bien que payés à Krupp, étaient restés dans cette usine. D'ailleurs, nous n'aurions pu les mettre en batterie sur la ligne de feu, 4 de ces pièces étant sur affûts à éclipse et 4 sur affûts de casemate. Enfin, nous disposions de 4 obusiers de 28 centimètres, modèle français Saint-Chamond; mais ces obusiers étaient en batterie sur le fleuve près de Fort-Philippe et ils n'étaient point transportables.

Qu'on y ajoute que l'ennemi ne pouvait ignorer les conditions faites à nos ouvrages et même les détails de ceux-ci. N'était-ce point une firme allemande connue, trop connue, qui y installait l'électricité? Au surplus, l'espionnage s'en était donné à cœur joie. Il avait, tout à loisir, pu prendre des vues photographiques et des croquis. L'espionnage, en Belgique, échappait à la rigueur des lois. De plus, certains forts avaient dû être construits littéralement dans les maisons de la banlieue.

On conçoit quelle dut être, dans ces conditions, l'activité du gouverneur de la place pour assurer à celle-ci le minimum de sécurité. Le général Dufour, à qui devait succéder bientôt le général Deguise, fournit un écrasant labeur de jour et de nuit¹. Croyant à un long siège, il accumula des

1. Le général Dufour resta en fonctions jusqu'au 6 septembre. Il avait le titre et les attributions de gouverneur. En vertu de quoi il prétendit avoir l'autorité suprême sur toute l'armée, ce qui lui fut contesté. Son remplaçant, le général Deguise, qui avait été jusque-là son adjoint, ne reçut que le titre de comman-

vivres en quantités formidables et rassembla du bétail pour deux ans. Un esprit d'ordre et d'organisation présida à ces préparatifs. C'est ainsi que les pacages destinés aux bestiaux étaient soigneusement limités et numérotés, si bien que les paysans, chassés de leurs fermes par la bataille, trouvaient sur l'heure des prés pour y installer leurs troupeaux. Certes, on ne peut que louer tant de prévoyance, surtout que chacun était prêt à Anvers à partager les ardentes illusions des états-majors qui, après la victoire de la Marne, s'imaginaient que, quinze jours plus tard, les Allemands seraient contraints de repasser la Meuse.

Les écoles de guerre n'ont jamais prétendu avoir reçu en partage le don de prophétie.

dant de la position fortifiée et, chaque jour, il devait se présenter au rapport du Roi.

Quant au génie de la position d'Anvers, il fut sous les ordres du général Bihin jusqu'au départ de celui-ci à la fin septembre pour Ostende où il alla installer une base secondaire. Ce fut le colonel du génie Tollen qui succéda au général Bihin.
